

La liberté d'imaginer pour imaginer la liberté, par Pierre-Paul Delvaux

Article publié dans la Feuille d'IF n°24 de juin 2012.

Ces mots de Paul Ricoeur situent d'emblée notre propos : la place centrale de l'imagination dans la construction de l'autonomie des apprenants. Et c'est peut-être cela la danse de la vie !

Le projet fondamental d'Antoine de la Garanderie : l'être, l'identité, la liberté

La fameuse distinction dont se gargarise la pensée pédagogique d'aujourd'hui doit être remise à l'endroit : savoir, savoir-faire, savoir-être. Il n'y aura du savoir et du savoir-faire que s'il y a au départ le savoir-être.¹

N'oublions pas que ce qui est en question n'est autre que la conquête de l'identité. (...) c'est la motivation à la vie qui est en question. (...) leur mode d'accès à eux-mêmes...²

L'apprenant est acteur de sens :

(...) l'enseignant transmet à l'élève des structures de sens devant lui abandonner le soin de découvrir par lui-même le sens de ces structures.³

(...) jamais une structure comme telle n'est sens. (...) (L'élève) a à être reconnu dans sa capacité à être un être de sens.⁴

C'est fondamentalement le projet d'être soi qui doit être pris en compte⁵. Ce projet d'être soi va se décliner dans la notion de « pouvoir-être » qui est familière à tous

¹ Antoine de la Garanderie, *Critique de la raison pédagogique*, Nathan, 1997, pp. 116-117

² Antoine de la Garanderie, *La motivation*, Le Centurion, 1991, pp. 97, 100, 101

³ Antoine de la Garanderie, *Critique de la raison pédagogique*, pp. 21-22

⁴ Antoine de la Garanderie, *Critique de la raison pédagogique*, p. 25

⁵ (...) nous pensons qu'il existe, comme l'a écrit Ricoeur, « une imputation « pré-réflexive du moi » qui est déjà un éveil de l'intelligence, se caractérisant par un projet d'être soi, lequel serait vécu dans une structure d'évocation « composante » ou « opposante ». L'être humain comme sujet se saisirait ainsi. Dès lors, il est exclu d'aller chercher l'intelligence dans une adaptation purement rationnelle aux êtres et aux choses tant que la structure fondamentale de l'intelligence du projet d'être soi n'est pas reconnue. Antoine de la Garanderie, *Pour une pédagogie de l'intelligence*, Le Centurion, 1990, p. 87. Je souligne

ceux qui ont travaillé *Critique de la raison pédagogique*. L'être a à être⁶. A travers toutes ces expressions il s'agit de reconnaître le mouvement inhérent à tout être, cette transcendance au sens heideggerien du terme, autrement dit cet élan qui pousse l'être à sortir de lui-même et à connaître (co-naître). L'être est mouvement, l'être est devenir. Et l'être n'est pas une chose ! Il s'agit de rejoindre l'être sur son mode d'existence. Mais que signifie ce verbe « exister » ?

Exister veut dire sortir de soi. Se manifester. Vivre au sens plein du terme, donc en manifestant ce que l'on est. Si l'homme a besoin de vivre, au sens biologique du terme - ce qu'il fait en assurant sa survie -, il a aussi besoin d'exister, c'est à dire de vivre pleinement en manifestant ce qu'il est dans toute sa plénitude. (...) Kant a souligné ce caractère irréductible de l'existence en faisant remarquer que l'existence n'est pas la propriété d'une chose que l'on pourrait déduire par l'analyse de celle-ci. En ce sens, l'existence ne se prouve pas. Elle se constate et s'éprouve. Sans être explicable, elle n'en est pas moins à la source d'un certain nombre de démarches dans le langage et la pensée. On peut décrire l'existence à défaut de l'expliquer. On peut en témoigner.⁷

Dans ces lignes on reconnaît l'élan qui consiste à sortir de soi et à manifester ce que l'on est. Soulignons aussi le caractère irréductible de l'existence. Il y a toujours dans l'être quelque chose qui échappe en quelque sorte. Dans les écrits de gestion mentale, il est souvent question d'être, de pouvoir-être... cela veut tout simplement dire que le point de départ de l'action pédagogique ne peut être circonscrit, ce n'est pas une entité que l'on peut enfermer dans une définition :

L'homme est cet être tout à fait singulier qui échappe à toute possibilité de définition, être dont la définition est de ne pas avoir de définition. (...)

La rupture, la ligne de rupture entre la chose et l'animal d'une part et l'homme d'autre part, réside en ceci. La chose, l'animal sont une fois pour toutes liés à leur « plan d'édification ». Ils ne peuvent pas le déjouer; tandis que l'être humain ne contient pas seulement d'innombrables possibilités de pouvoir-être, mais a précisément son être dans ce pouvoir-être multiple.

Il a la possibilité d'être bon, méchant, industriel, médecin, croyant, athée, etc.

Le pouvoir être-autre est la marque, le sceau de l'humain. Par ce dépassement vers d'autres situations d'être, il s'inscrit dans un mouvement de transcendance. Il va

⁶ Qu'il s'agisse, en effet, des impressions visuelles, auditives ou tactiles, la conscience, qui s'éveille au contact d'elle-même à l'instigation de ces impressions, découvre son exigence d'infini dans une atmosphère soit d'espace, soit de temps, soit de mouvement. On peut dire qu'une pédagogie qui se réduit à un corps de répétitions programmées limite la conscience de l'élève en la dispensant d'avoir à s'ouvrir à l'infini du sens et à la rassurer puisqu'elle n'aura pas à s'apercevoir que la vocation de l'infini est celle qui convient à la conscience de son être. Cela ne veut pas dire que la conscience de l'infini soit terrifiante. Elle ne le sera que si une pédagogie, dispensée à cet effet n'y dispose pas autrui. En revanche, si la pédagogie montre que l'infini est occasion et raison d'intuition de sens des êtres et des choses elle est bien au service de la finalité de la conscience qui y trouvera la joie de l'accomplissement de son être. Encore faut-il que cela « se sache ». Antoine de la Garanderie, *Renforcer l'éveil au sens*, Chronique sociale, 2006, p. 28

⁷ Bertrand Vergely, *Dictionnaire de la philosophie*, Milan, 2004, p. 84

*au-delà de lui-même (...)*⁸. L'être est toujours au-delà de lui-même. La négation de l'autre est la pire des choses qui puisse arriver, négation dont la forme, hélas fréquente, est l'humiliation.

Le déclencheur de sa recherche

Antoine de La Garanderie a souvent raconté combien le traitement réservé par certains enseignants à l'égard de camarades de modeste condition l'a profondément blessé. Il a sans doute profondément vécu l'horreur de l'humiliation et l'humiliation c'est la négation de l'humanité de l'autre. Toute son œuvre est sans doute enclose dans cette colère qui a alimenté son projet de (re)connaître l'être dans toutes ses dimensions.

Toute l'œuvre qui nous occupe est en germe dans cette expérience dont la trace profonde est restée vivace tout au long de sa vie. L'existence est une expérience et non un contenu.

Relation ontologique à l'autre, à soi, au monde

Peut-on parler de l'être et de son existence quand on sait qu'il est toujours ailleurs, insaisissable et que cette distance est seule garante du respect qu'on lui doit ? Comment situer cette expérience en termes qui pourront devenir opérationnels ? Comment dès lors reconnaître l'autre ? Comment l'inviter à être, à naître ? Toutes ces questions renvoient à la relation entre le moi et le monde que l'on peut schématiser comme suit :



Ni le moi, ni le monde ne sont des choses. Ils sont en relation de sens.

Le moi est capable de sens, nous l'avons déjà souligné, mais, par ailleurs, tout ne vient pas de l'homme, le monde n'est pas muet, c'est ce que Spinoza nous invite à penser.⁹

C'est donc dans ces deux flèches que se joue la relation entre moi et le monde. C'est cela l'existence, ce n'est pas un sens tout fait, c'est une relation où le sens peut émerger et le sens émerge dans ce va-et-vient, dans cette relation. Il y a du sens dans le mouvement d'aller vers et de laisser venir. Tout est dans ce double mouvement qui suppose à la fois élan et accueil. C'est cela l'existence.

⁸ Marc-Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, Seuil, 1998, pp. 142-143

⁹ Baruch Spinoza, *Ethique* 1, 16

Mais alors, comment inviter l'apprenant à entrer dans cette existence qui est le lieu de sa liberté, de son identité ? La démarche philosophique donne quelques clés que nous allons développer.

Une philosophie de l'existence n'est pas une simple description. Elle suppose une implication : comprendre c'est aussi se comprendre. Ou encore : *(L'élève) a à être son pouvoir-être. Aucun savoir, aucune acquisition théorique ou pratique, n'est, en fait, possible, si le « se comprenant soi-même dans son pouvoir-être » n'est pas en jeu.*¹⁰

Comprendre et se comprendre ! Comment circonscrire sans saisir, réduire ou instrumentaliser ? Comment décrire cette approche ontologique en termes opérationnels ? Nous sentons combien nous sommes dans une démarche qui suppose la coexistence de deux visées a priori distinctes. Nous sommes dans le paradoxe et dans une démarche qui inclut une zone d'indétermination qui permet à l'être de naître à lui-même.

Pour nous y aider, le geste d'imagination créatrice est central !

*L'imagination créatrice permet de s'approprier les connaissances, de prendre l'initiative, de faire naître du nouveau et d'établir la distance nécessaire pour ensuite inventer et découvrir.*¹¹

Le projet spécifique de ce geste intègre le vécu de manque¹² et vise au dépassement dans la découverte et/ou l'invention. Cette visée de dépassement permet de vivre le paradoxe essentiel de ce rapport ontologique entre le moi et le monde, elle permet aussi de vivre l'élan et l'accueil, l'aller vers et le laisser venir, elle permet aussi d'éviter la tentation prescriptive pour aller vers une démarche propositionnelle et même interrogative, elle consacre l'impossibilité d'une limite de la pensée philosophique qui est par nature inachevée et inachevable. C'est en tout cas le pari de la philosophie de l'existence.

Concrètement, on privilégiera ce qui nourrit le geste d'imagination

- A commencer par le manque. L'ennui peut être une porte d'entrée intéressante.

Antoine de la Garanderie a écrit *La valeur de l'ennui*, ce premier ouvrage, paru en 1968, fut couronné par l'Académie française (prix Montyon 1969). *Dans ce premier ouvrage il va donner à l'ennui une tonalité existentielle positive : fécondité de l'ennui*

¹⁰ Antoine de la Garanderie, *Critique de la raison pédagogique*, Nathan, p. 110

¹¹ Chantal Evano, *La gestion mentale, un autre regard, une autre écoute en pédagogie*, Nathan, 1999, p.

¹² Voir notamment, Antoine de la Garanderie, *Pour une pédagogie de l'intelligence*, p. 154

*comme moyen de retour sur soi. On retrouve là une de ses préoccupations pédagogiques : renverser les perspectives négatives au sujet des élèves.*¹³

Le manque du manque...

C'est le manque qui met l'homme debout, c'est ce manque qui l'amène à être un être parlant. Une histoire plaisante résume bien cela en mettant en scène le manque du manque : un jeune homme de famille particulièrement aisée naît, grandit, se développe physiquement sans problème entouré de soins multiples prodigués par une domesticité nombreuse, attentive et dévouée. Rien ne lui manque semble-t-il, sauf qu'il ne parle pas malgré les sollicitations et les démarches nombreuses. Un jour que tous sont à table : le jeune homme prend soudain la parole et dit : « Mère, pouvez-vous me passer le sucre ? » Tous sont abasourdis ! Le jeune homme parle, il parle même avec aisance. On lui demande pourquoi jusque alors il n'a jamais parlé et il répond que tout lui était offert avant même qu'il n'ait le temps de le désirer et que dès lors il était inutile qu'il parlât, mais cette fois le manque de sucre n'a pas été rencontré et il a ainsi eu recours au langage. Cela renvoie à Lao Tseu quand il écrit : « C'est le manque qui donne la raison d'être. » C'est le manque qui renvoie l'être aux ressources de son élan intérieur.¹⁴

- La pensée interrogative, cette pensée qui ne se contente jamais selon l'expression de Paul Hazard pour caractériser la pensée occidentale¹⁵ et tout ce qui suscite l'interrogation. Le questionnement est renouvellement possible du sens et il produit du temps intérieur. L'émergence du nouveau produit du temps. C'est pour cela que le temps est dans l'être et non l'être dans le temps¹⁶.

- Etre conscient de l'utilité mais aussi des limites de la conceptualisation puisque « le concept de chien n'aboie pas ». Cette expression plaisante, issue de la philosophie juive, dit combien le réel déborde tout ce qu'on peut en dire.

- L'entrée dans la complexité et en particulier dans la pensée paradoxale :

Pour entrer dans la complexité, soulignons combien le récit est certainement une activité essentielle : c'est en se racontant qu'on parvient à se comprendre, individuellement et collectivement. *Un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même* ». Ricoeur ajoute, *il n'est pas d'expérience humaine qui ne soit médiatisée par des systèmes symboliques* : le récit est la médiation

¹³ Odile de la Garanderie, « La vie et l'œuvre d'Antoine de la Garanderie » dans *la Gestion mentale aujourd'hui, la gestion mentale demain, actes du colloque de l'IIGM*, Paris le 22 octobre 2011, p. 13. Cet ouvrage est épuisé. Nous espérons sa réédition.

¹⁴ Nous pensons au livre de Diane Drory, *Au secours! Je manque de manque! Aimer n'est pas tout offrir*, De Boeck, 2011. Nous en rendrons compte dans la prochain n° de la Feuille d'IF.

¹⁵ Paul Hazard, *La crise de conscience européenne*, tome 2, Gallimard, Idées, 1961, p. 295

¹⁶ *Le temps ajoute du nouveau à l'être, de l'absolument nouveau*. Emmanuel Levinas cité par Marc-Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 94

nécessaire à notre expérience du temps.¹⁷

Soulignons longuement la pertinence de la démarche paradoxale :

Nous ne connaissons pas la réalité telle qu'elle est mais telle qu'elle nous apparaît, telle que nous nous la représentons, la construisons, l'interprétons. Et l'introspection ne suffit pas à savoir ce que nous sommes. Une partie de la réalité échappe à notre connaissance. Tout est plus riche et plus complexe que nos catégories logiques habituelles. Il est donc temps d'apprendre à penser autrement ; de manière évolutive et non dualiste, pour aborder la complexité.

Mais le complexe étant un ensemble d'interactions entre les opposés, le premier pas consiste à pouvoir penser un couple de contraires.¹⁸

La réalité ontologique est plurielle. Spinoza le dit à sa façon : « Dieu a fait une infinité de choses en une infinité de modes. »¹⁹ Ceci n'implique pas une adhésion à une foi quelconque, mais dit seulement la pluralité et la différence, ce qui nous est familier depuis le début de notre pratique de la gestion mentale.

La démarche de sens doit donc intégrer le paradoxal. Mais le raisonnement binaire est à la fois familier et indispensable à un certain niveau. Le paradoxal est par définition inconfortable. Sophie Perenne dit la difficulté de l'entrée dans le paradoxal, tout en suggérant des pistes concrètes :

D'où proviendra le choc permettant le passage d'une mentalité dualiste à une vision paradoxale ? Certainement pas d'un enseignement, car la vision paradoxale est une pratique et non un savoir, une manière de penser et non une pensée à propos de quelque chose. Mais il est possible de mettre la vision dualiste en échec, de provoquer la déroute des illusions que nous entretenons sur nous-mêmes, en se confrontant aux sciences de la nature et de l'homme.

Néanmoins, celles-ci n'auront un effet déstabilisateur qu'à certaines conditions. La première est de les aborder comme des miroirs de soi, dans une démarche à la fois passive et active, où l'on se laisse faire et défaire. Il s'agit moins d'enregistrer un savoir que de le rapporter à soi. L'intérêt porté au cosmos, aux primates ou au cerveau ne mène à la modestie que si cela nous conduit à questionner la vision que nous avons de nous-mêmes.

Ensuite il faut jouir de cet esprit d'aventure qui pousse à aller voir ce qui se cache derrière l'horizon et qui a animé nos lointains ancêtres colonisateurs de la planète. Il faut préférer les questions aux réponses et aimer marauder au-delà de sa

¹⁷ Paul Ricoeur, *Anthologie*, Seuil, Points Essais, 2007, p. 141

¹⁸ Sophie Perenne, *La vision paradoxale ou l'art de concilier les opposés*. Editions Accarias L'originel, 2009, p. 46

¹⁹ Baruch Spinoza, *Ethique I 16*

spécialité. Cette aventure exige courage et patience, car toute transformation suppose un moment de chaos ou de passage à vide. C'est le fait de la puberté, période de réorganisation neuronale, ou d'une mutation de société, comme la sortie de l'ère industrielle, le passage du communisme au libéralisme, d'une économie locale à une économie mondialisée. Et toute déstabilisation contient en elle-même autant de possibilité d'une création nouvelle que celle d'une désintégration par incapacité de modifier les schémas acquis.

Toutefois la curiosité pour l'inconnu et l'accueil de la déstabilisation exigent un équilibre et une stabilité antérieurs. La fécondité du doute suppose d'avoir eu des certitudes, celle de l'exil d'avoir des racines solides. Pour arriver au non-dualisme, il faut être passé par le dualisme. Celui qui n'est jamais passé par le dualisme est resté au stade infantile de la fusion entre le moi et le non-moi.

Dernière condition : habiter une société autorisant la confrontation des points de vue, apprenant dès l'école à mettre en crise le fonctionnement mental et à accepter le paradoxe, offrant l'accès aux différents savoirs dans une formulation accessible au plus large public. Une société qui intègre la culture scientifique à la culture générale, en ne la considérant pas comme le fait de posséder le langage mathématique, mais comme celui d'être au courant des découvertes et de l'évolution de l'esprit scientifique au cours de l'histoire.²⁰

Nous retrouvons à nouveau cet équilibre entre le risque et la sécurité. Beau défi pour nous tous.

Les images

Le paradoxe dépasse les concepts et a besoin d'images pour exprimer cette complexité d'un niveau logique supérieur : c'est la belle image des deux rives : la vie est comme une rivière avec deux rives, celle de la liberté et celle de la sécurité. Quand on s'approche de l'une on s'éloigne de l'autre. Cette image dit que nous avons besoin des deux. C'est un équilibre, un rythme fait de tension et de repos.

Les images ont une plasticité que les concepts n'ont pas...

Et la conscience ? Nous pouvons remarquer que la conscience n'est pas thématifiée par Antoine de la Garanderie alors que c'est la conscience qui fait exister l'existence.

Qu'on me permette un détour par l'art pictural ! Mais est-ce vraiment un détour ?

Dans la *Marie Madeleine en pénitence* Georges de la Tour²¹ peint un personnage plongé dans une introspection réflexive qui contemple la flamme lumineuse d'une bougie que

²⁰ *Sophie Perrenne, La vision paradoxale ou l'art de concilier les opposés. Editions Accarias L'originel, 2009, pp. 84-85*

²¹ *La Madeleine pénitente, Georges de la Tour, 1638-1643, Metropolitan Museum of Art*

reflète un miroir. Ici le miroir est explicitement présent et ce n'est pas lui qui est conscience, même s'il « réfléchit » la bougie, c'est le rapport (de ressemblance et de différence) entre les deux images, ce va-et-vient de la conscience qui mesure la distance entre le réel et l'image, l'existence est bien cet entre-deux, irréductible.

Dans ses autoportraits, Rembrandt va un pas plus loin. Il gomme le miroir - qui était forcément présent - et nous donne à voir le regard qu'il a posé sur lui-même. L'autoportrait nous met en présence d'une conscience active, actrice de sens. Au-delà de ce qui est dicible, c'est une présence à soi et une présence d'existence et donc d'élan et d'appel.

L'image du miroir, quand elle dit la conscience, est à la fois réflexion et appel.

- Enfin notons au passage que l'humour, quand il reste léger, a quelque chose d'ontologique parce qu'il permet de supporter le paradoxe.²²

Le pas de chercheur qu'a été Antoine de la Garanderie

Son pas de chercheur n'a pas encore été étudié avec toute l'attention nécessaire. C'est l'occasion pour moi d'en faire une esquisse (et de suggérer que sa démarche ontologique s'exprime dans cet approfondissement par vagues successives, dans l'élaboration patiente et parfois piétinante des concepts fondamentaux et par une écriture intuitive.)

Ce qui me frappe tout d'abord c'est la rareté des définitions. Chose étrange pour une œuvre philosophique qui consiste bien à proposer des concepts.²³

C'est aussi la progression en spirale, par strates et piétinement, par tâtonnement.

L'enthousiasme du chercheur a frappé tous ceux qui l'ont suivi et écouté. Cet enthousiasme, cette passion qui s'expliquent par la source intime de toute l'œuvre se décline aussi dans le type d'écriture où la manipulation des mots a une grande part. C'est une écriture de type intuitif dans laquelle l'auteur mettait plus que ce qui était clair dans son esprit. Ses jeux sur les mots ne sont pas gratuits. Nous avons déjà

²² *Il faut rendre au respect de l'événement qu'est le rire comique sa dignité ontologique.* Marc Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 168

²³ A quelques exceptions près, par exemple la définition de « structure de sens » en note de la page 68 de *Défense et illustration de l'introspection*, Le Centurion, 1989.

longuement cité le texte de Jankélévitch qui décrit la rumination phénoménologique²⁴. Un texte de d'Edgar Morin éclaire cette démarche en soulignant la souplesse du langage « naturel » :

Bien des logiciens, épistémologues, philosophes ont cru que la langue « naturelle » était un outil insuffisant pour la pensée et ont jugé qu'il était nécessaire de lui substituer un langage formalisé où toutes les unités de sens seraient définies avec précision et où tout énoncé serait logiquement contrôlé. De fait, la supériorité logique du langage formalisé s'est payée par une infériorité dans le domaine réflexif et créatif. Ce qu'avait bien vu Jacobson : « Le langage naturel, par opposition aux langages formalisés, est celui qui offre le support à l'invention, l'imagination, la création. »

En fait, comme l'ont indiqué entre autres les travaux de Jean Blaise Grize, on a découvert que le langage ordinaire est beaucoup plus complexe qu'on ne le pensait, et beaucoup plus complexe que les langages formalisés. Ce sont même les « faiblesses » du langage ordinaire qui lui donnent sa souplesse et qui ouvrent la possibilité d'imagination. En fait le langage ordinaire comporte à la fois des mots à définition très précise et des mots dotés d'une très vaste polysémie ; certains, sémantiquement ouverts jusqu'à l'indétermination, comme le verbe être, sont indispensables à pratiquement tout énoncé. En fait, la pensée ne peut se développer qu'en combinant des mots à définition très précise et des mots flous et imprécis. Le langage ordinaire

²⁴ J'ai déjà cité longuement ce texte remarquable : outre l'idée de variations qui renvoie aux multiples renversements que pratique Antoine de La Garanderie, on y retrouve l'idée de méthode rigoureuse, l'impossibilité de saisir la vérité, l'idée aussi que, finalement, on peut atteindre un monde lisse, expression un peu mystérieuse à nos yeux, qui renvoie sans doute à une réduction poussée le plus loin possible :

La philosophie consiste à penser tout ce qui dans une question est pensable, et ceci à fond, quoi qu'il en coûte. Il s'agit de démêler l'inextricable et de ne s'arrêter qu'à partir du moment où il devient impossible d'aller au-delà ; en vue de cette recherche rigoureuse, les mots qui servent de support à la pensée doivent être employés dans toutes les positions possibles, dans les locutions les plus variées ; il faut les tourner, les retourner sous toutes leurs faces, dans l'espoir qu'une lueur en jaillira, les palper et ausculter leurs sonorités pour percevoir le secret de leur sens, les assonances et résonances des mots n'ont-elles pas une vertu inspiratrice ! Cette rigueur doit être atteinte parfois au prix d'un discours illisible : il s'en faut de peu, en effet, qu'on ne se contredise ; il suffit de continuer sur la même ligne, de glisser sur la même pente, et l'on s'éloigne de plus en plus du point de départ, et le point de départ finit par démentir le point d'arrivée.

C'est à ce discours sans failles que je m'astreins, à cette "strenghe Wissenschaft", science rigoureuse, qui n'est pas la science des savants et qui est plutôt une ascèse. Je me sens provisoirement moins inquiet lorsque, après avoir longtemps tourné en rond, creusé et trituré les mots, exploré leurs résonances sémantiques, analysé leurs pouvoirs allusifs leur puissance d'évocation, je vérifie que je ne peux décidément aller outre.

Certes, la prétention de toucher un jour à la vérité est une utopie dogmatique ; ce qui importe, c'est d'aller jusqu'au bout de ce qu'on peut faire, d'atteindre à une cohérence sans failles, de faire affleurer les questions les plus cachées, les plus informulables, pour en faire un monde lisse.

Vladimir Jankélévitch, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, 1978, p. 18.

*permet d'éviter la rigidité tout en maintenant la rigueur d'un discours, et, de plus, il permet, ce que prohibe le langage formalisé, l'analogie, la métaphore, ingrédients nécessaires non seulement à la poésie, mais à la pensée elle-même.*²⁵

Mais c'est sans doute son souci de l'être qui est primordial, cette « tonalité existentielle positive »²⁶ qui le pousse à relier tout ce qu'il observe à l'exigence de l'être : ainsi en est-il de l'ennui ou de la peur ou même du choix qu'il fait entre les deux sens du mot Dasein chez Heidegger²⁷.

L'inachèvement est certainement le sceau d'une démarche marquée par la fidélité à la richesse de l'être.

Une pensée pour notre temps post-métaphysique

Pour se rassurer les humains posent souvent un a priori rationnel ou dogmatique, autrement dit, une métaphysique qui veut être une explication totalisante. Cela peut être la nature, la raison, Dieu, la démarche positiviste, les forces souterraines de l'économie ou de l'inconscient. Il n'en est pas de même pour la gestion mentale : (...) *je me suis mis à distance de toute option même métaphysique. L'option métaphysique me paraissait nettement insuffisante. En cela j'ai été influencé par la philosophie aristotélicienne. Ferdinand Alquié avait parfaitement vu que la philosophie aristotélicienne est une ontologie et non une métaphysique. Faire de la métaphysique signifierait partir d'une idée, comme on l'observe chez Hegel, et bâtir une théorie à partir de cette idée. Or, je pense que pour m'en affranchir, il me fallait disposer d'une théorie de l'être qui me mette en dehors d'une conception, ou d'une élaboration proprement métaphysique.*²⁸

Nous sommes dans les temps post-métaphysiques. Les grandes idéologies, comme les religions sont en déclin ou disqualifiées. Quand Antoine de la Garanderie proclame qu'il se situe en dehors des options métaphysiques, il est cohérent avec son choix philosophique qui consiste à inviter au sens. Il sait que l'homme a besoin de donner une signification à ce qu'il vit parce qu'il a besoin de transformer le monde dans lequel il vit en un monde intérieur. Il a donné un ensemble de points de repères qui permettent

²⁵ Edgar Morin, *La Méthode, 4. Les idées*, Seuil Essais, pp. 170-171.

²⁶ Odile de la Garanderie, « La vie et l'œuvre d'Antoine de la Garanderie » dans *la Gestion mentale aujourd'hui, la gestion mentale demain, Actes du colloque de l'IIGM*, Paris le 22 octobre 2011, p. 13.

²⁷ Voir mon article « Les fondements de la gestion mentale » dans la *Feuille d'IF* n° 11, Décembre 2005, note 23.

²⁸ Jean-Pierre Gaté, Thierry Payen de la Garanderie, *Introduction à Antoine de la Garanderie, Naissance d'un pédagogue*, Chronique sociale, 2007, p. 54.

à chacun de se situer dans sa démarche de sens. Sa démarche tâtonnante, difficile quelquefois est aussi signification de cette invitation au sens. Il ménage un espace vide pour que chacun fonde le sens profond de son être. C'est encore une manière d'inviter au dépassement, à accomplir son pouvoir-être, à élargir l'horizon, à déplacer les limites.

Il s'agit bien de la liberté d'imaginer pour imaginer la liberté. C'est cela aussi la danse de la vie...

Pierre-Paul Delvaux